

En quoi peut-on encore croire ?

Albert Rouet : « Retrouver la foi première »

Par Jérôme Anciberro, Philippe Clanché



ENTRETIEN - Dépassant le clivage croyants-incroyants, l'archevêque émérite de Poitiers propose de scruter ce qu'il nomme la foi première, ces « raisons intimes d'agir qui commandent l'existence » présentes en chacun. Face à l'indifférence religieuse, les seules réponses possibles pour Mgr Rouet sont la pauvreté et l'exigence faite à l'Église catholique d'exprimer ses désaccords, sans tomber dans la condamnation.

T.C. : Certains observateurs se plaignent d'une montée d'hostilité vis-à-vis des religions. Vous semblez quant à vous davantage sensible à l'indifférence religieuse. Mais en quoi cette indifférence serait-elle inquiétante ?

Albert Rouet : La France a vécu en cent vingt ans une évolution que d'autres pays catholiques (Canada, Suisse...) ont connue en quarante. Elle s'est faite en trois temps.

- **Le premier fut celui de la laïcité**, de l'arrachement des consciences des citoyens et de l'État au système religieux. C'était la fin de la théocratie.

- **Le deuxième temps a été celui de la sécularisation**. On a décidé de résoudre les questions à leur niveau : quand on est malade, on ne va plus en pèlerinage, mais à l'hôpital. Cette époque-là avait encore une réelle connaissance de la religion. En 1974, quand on demande au président Pompidou s'il est croyant, il répond : « Ma femme va à la messe. » En monde rural, à l'époque, le conseiller général « rad-soc » (et franc-maçon) est aussi un ancien enfant de chœur, et il sait qu'il sera enterré à l'église.

- **Aujourd'hui - c'est le troisième temps - , cette réalité est dépassée**. Les gens ne savent plus qu'un monde religieux existe à côté d'eux. Ils ne sont pas contre, ils sont ailleurs. On ne comprend pas pourquoi ce monde religieux existe, à quoi il sert et quelle serait sa valeur. Mais, en même temps, à côté de ce monde a-religieux, que l'on pense régi par les

sciences et techniques, subsiste une crédulité totale. Il est aussi tout à fait envisageable de participer à un pèlerinage sans vraiment être croyant. Les pardons bretons connaissent le succès, et les catholiques s'en réjouissent. Mais cela ne pénètre pas. Entre le zoo et la plage existe ainsi un tourisme religieux. Mais c'est du religieux aseptisé.

Pourquoi ?

Notre société a enlevé aux hommes la responsabilité de leur histoire. Nous ne sommes plus dans les querelles idéologiques. Les enfants sont orientés tôt. Les usines ferment, sans que l'on sache vraiment qui l'a décidé et pourquoi. Le jeu politique s'est réduit à une guerre d'états-majors. Que reste-t-il aux gens ? Leur propre peau. Cet individualisme est lourd à porter, alors on se protège.

L'indifférence religieuse n'est pas un rejet matérialiste, mais une protection. Pour autant, la forteresse des gens n'est pas vide. Ils gardent au plus profond d'eux-mêmes ce à quoi ils tiennent. Ils vont tenter des expériences individuelles.

Et moins d'expériences collectives ?

Oui, et cela est vrai aussi des partis politiques et des syndicats. Pourtant, le désir est bien là. Mais comme la crainte d'être dépossédé de son histoire est forte, plus un système religieux va vouloir dicter une conduite, moins il sera crédible.

Vous attribuez à nos contemporains indifférents aux religions une « foi première ». Qu'est-ce à dire ?

On ne peut pas résumer l'homme à un instinct technique, comme la chasse chez certains animaux. Dans l'homme, il y a du jeu, de l'inaccompli. Un individu n'est jamais seulement ce qu'il prétend être ou donne l'impression d'être. Ce jeu l'oblige à prendre des décisions, pas seulement selon des procédés techniques, mais comme engagements de sa liberté. La foi première oriente les raisons intimes d'agir, qui commandent l'existence. Cela dépasse les soucis comme manger et se vêtir. C'est un minimum existentiel. Sans ce minimum, il n'y a pas de vie humaine, l'homme est étouffé, car ce qu'il est ne coïncide que deux fois dans l'existence avec ce qu'il paraît être : au stade de fœtus, quand il est dans le ventre maternel, et à celui de cadavre dans son cercueil. Entre les deux, nous sommes cela et autre chose. C'est précisément dans cette indécision qu'il faut se décider... et faire confiance.

Le discours consumériste classique évoque aussi les « marges de liberté » de l'individu. En quoi cette liberté du consommateur est-elle différente de la liberté que vous évoquez ?

Les gens ne sont pas aussi dupes de la publicité que l'on croit... Même quand ils se font plaisir, leur geste va au-delà de la consommation. À Noël, nous savons certaines dépenses inutiles. Quand des bénéficiaires du RSA achètent une voiture télécommandée à 400 euros à leur enfant, on peut bien sûr condamner ce geste au nom de l'économie familiale. Mais on peut aussi y voir une revendication un peu maladroite de dignité : « Pourquoi n'y avons-nous pas droit ? Cela nous est-il interdit ? » Derrière l'aberration économique, le geste est peut-être indispensable du point de vue de la foi première. Ce type de comportement est étrange pour les personnes censées, celles qui ont tout ce dont elles ont besoin...

Votre regard sur le consumérisme actuel pourrait paraître très bienveillant...

C'est qu'il faut distinguer le désaccord et la condamnation. Le Christ, dans l'Évangile de Jean, dit ses désaccords. Mais il ne condamne pas la personne. En affirmant un désaccord, on

discute, et l'autre est un interlocuteur. En condamnant, au contraire, on prend l'autre pour un objet que l'on met de côté. Pour autant, ce monde a besoin qu'on lui dise non. Voilà pour le consumérisme.

Quand l'Église catholique exprime un désaccord sur un sujet de société, il est souvent ressenti comme une simple condamnation et la distinction que vous évoquez n'est pas perçue.

Oui, c'est une très grande difficulté. On peut condamner très vite. Mais pour dire non, je dois attendre que l'autre ait donné ses raisons d'agir dans une voie que je ne prendrais pas. Tant que je n'ai pas perçu que dans ce désir, même égaré, se trouve une part bonne de désir de mieux vivre, je ne peux pas dire non. Il faut décortiquer ce désir. La condamnation, en tant que verdict, se dispense de cette analyse. La différence est essentielle.

Face à l'incroyance, l'Église catholique a longtemps été - jusqu'au concile Vatican II - dans la condamnation. Par ailleurs, les évêques de France ont supprimé il y a quelques années le service national Incroyance et foi, officiellement pour des raisons économiques. Les incroyants n'intéressent-ils plus l'Église, tout comme l'Église n'intéresse plus les incroyants ?

Je suis convaincu que le Christ n'a pas créé de système religieux, mais un autre type de relation. Il ne s'agit pas de tout approuver, mais au moins, dans une logique de dialogue, de marche en commun et de respect mutuel, d'exprimer notre foi première. Sinon, le risque est de se refermer sur soi. On connaît le processus : « Nous sommes minoritaires, nous sommes les purs, les derniers fidèles... » À ceux qui pensent ainsi, je cite saint Matthieu : « Soyez parfait, comme votre père céleste est parfait. » (Mt 7, 25) La perfection du Père consiste à faire lever son soleil sur les justes et les injustes, et à faire tomber la pluie sur les bons et les mauvais. « Si on salue uniquement ceux qui nous ressemblent, que fait-on d'extraordinaire ? Les païens en font autant. » (Mt 5, 47) La perfection dont parle Matthieu est l'équité de Dieu, qui va traiter tout homme en fonction de son besoin existentiel. Et non pas un idéalisme moral, qui a priori va condamner des positions, sans avoir vu les personnes qui les vivent. Cela change tout.

Cette posture est difficile à vivre pour une institution qui doit défendre des positions qu'elle estime menacées.

Un système religieux ne peut pas répondre au défi de l'indifférence. La seule réponse, c'est la pauvreté et l'humilité de la foi. « Je sais en qui j'ai cru », dit Paul (2 Tm 1, 12). Les chrétiens n'ont que cela. Nous devons avancer sans protection, sans rien à défendre.

La religion chrétienne prétend cependant détenir un accès privilégié à la vérité, grâce à la Révélation. N'est-il pas illusoire de vouloir jouer les pauvres en la matière alors qu'on sait - ou qu'on prétend savoir - ce qu'est la vérité ?

La modernité nous amène à revisiter tous les systèmes créés. Pourquoi l'augustinisme a-t-il duré si longtemps, pourquoi la scolastique connaît aujourd'hui un regain de vigueur ? Les chrétiens doivent s'interroger sur ce besoin tutélaire de pensées déjà faites. On a confondu théologie et foi. Dans les langues sémitiques, vérité et fidélité sont un même mot. Le Christ n'a pas dit « j'ai la vérité », mais « je suis la vérité » (Jn 14,6). Si la foi est relation au Christ, nous entrons dans un monde non concurrentiel, sans exclusivité. Nous avons à témoigner de notre capacité à vivre avec Jésus, en étant debout et libres. « Celui qui fait la vérité vient à la lumière. » (Jn 3, 21) Si le croyant ne participe pas à l'élaboration de la vérité qu'il professe, ce n'est pas la vérité de l'Évangile. La vérité ne peut pas être écrite une fois pour toute. Elle

n'est pas quelque chose. Elle est quelqu'un. Cette confusion entre le système et l'existence est aussi le résultat de la querelle moderniste entre science et foi, naturel et surnaturel, temporel et éternel. On ne s'en sort pas. Mais la véritable question est : qu'est ce qui fait vivre et qui rend libre ?

On ne peut contraindre une personne qui ne veut pas croire. Pourtant bien des gens de foi sont tentés de dire à leurs amis incroyants : « Un jour ça va marcher, tu es un croyant qui s'ignore. »

C'est fréquent et parfaitement illusoire. Comme si nous avions d'un côté les croyants et de l'autre ceux qui n'ont rien ! On évacue complètement la foi première. Puis-je taxer d'incroyant mon ami militant syndical communiste qui, durant toute sa carrière, a refusé d'avoir un salaire supérieur au plus bas pratiqué dans l'entreprise ? Il avait une foi première plus développée que certains, dotés d'un système religieux dans la tête, mais sans grand-chose dans les tripes. Pour la théologie la plus classique, la foi qui vient de Dieu rentre dans l'homme par la foi première.

L'opposition n'est pas entre croyants et incroyants, mais entre différents enracinements et contenus de foi. Dans notre monde sécularisé, l'indifférence va nous obliger à préciser le cœur de notre foi. Je suis surpris que l'on soit surpris quand je dis cela. Le centurion de l'Évangile (Lc 7, 1-10), bon païen, demande à Jésus, au premier abord un gourou de l'époque, de guérir son serviteur. Il est nul en théologie et en catéchisme, mais sa foi existentielle est totale. Et Jésus dit qu'il n'a jamais vu une telle foi en Israël. Ce que le Christ voit en premier, c'est l'authenticité du projet existentiel. On est dans tout sauf dans l'incroyance.

Il n'en faudrait pas beaucoup plus pour que l'on vous taxe de relativisme...

On a construit des systèmes sans enracinement existentiel, que l'ont fait se combattre entre eux. Je ne suis pas anti-intellectuel. On peut construire des théories, mais la plus belle d'entre elles, surtout si elle est religieuse, va devoir à un moment ou un autre se manifester dans le réel, le concret, dans l'existence d'une personne qui la professe. C'est à ça que le Christ est attentif. La querelle du relativisme, c'est nous qui la créons. Elle n'est qu'un débat pour bourgeois des salons parisiens du XVIIIe et XIXe siècle, entre un cigare et un cognac.

Il semblerait que l'on puisse s'entendre entre croyants de différentes confessions et même agnostiques et athées sur des valeurs largement partagées. Mais en qui peut-on croire ?

Les béatitudes évoquent des exigences vitales, mot que je préfère à valeurs. C'est dans ce cadre qu'apparaît la séduction du Christ. Je me suis converti à vingt ans à cause de cela. Je n'ai jamais retrouvé une telle authenticité. Pour Matthieu, la croix n'a de sens qu'au milieu des béatitudes. On passe alors de ces exigences, de ces valeurs à une personne qui leur donne un visage et les a vécues jusqu'au bout.

On commencerait donc par croire en quelque chose avant de croire en quelqu'un ?

Oui. Pourquoi croire en quelqu'un si vous ne cherchez pas en lui l'accomplissement de vos désirs profonds ?

Pour se rassurer, par exemple.

C'est un mot dangereux. On aimerait dire que la foi n'est pas faite pour rassurer. Mais qui n'a jamais besoin d'être rassuré, d'être reconnu ? Qui n'a jamais peur, à part les inconscients ? Si l'on considère le fait d'être rassuré comme une couverture maternante, c'est

catastrophique. Si on le prend comme la nécessité d'être reconnu, on ne peut s'en passer. La pureté totale est inhumaine. La foi doit répondre à des besoins premiers. Sans joie de croire, sans assurance de la foi, on ne peut pas vivre. La limite entre les deux est ténue, mais ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain.

Quelle serait l'attitude juste de l'institution vis-à-vis de l'incroyance ?

Une Église qui sait tout n'intéresse pas. Le Christ dit à la Samaritaine : « J'ai soif. » Avez-vous entendu un évêque dire cela à un incroyant ou à un « mal-croyant » ? Dans cette relation, on ne doit pouvoir donner que si l'on reçoit. Cette logique relève de l'échange, de la communion et de l'altérité. Pour être moi, j'ai besoin de l'autre. Notre Église - hélas - donne l'impression de ne pas chercher à recevoir.

Vatican II n'a pas dit qu'il était nécessaire que tout le monde soit chrétien, mais qu'il y ait des chrétiens dans le monde. Ce n'est pas la même chose. Si l'Église catholique, pour se sauver, se contente de comptabiliser le nombre de fidèles à la messe, comme au XIXe siècle, elle va dans le mur. Il lui faut vivre avec les gens, les soutenir dans leur foi première, être témoin de ce que le Christ a vécu. En ne faisant que du culte, les prêtres se banalisent. Nous sommes à la fin d'une époque religieuse. Il faut changer de logique : soit on crée du sacré, de la religion, pour continuer nos vieilles habitudes, auquel cas on restera dans l'insignifiance et on continuera à faire monter l'indifférence, soit on se positionne dans la relation de dialogue et d'échange, et peut-être alors, sera-t-on écouté.

Albert Rouet, prêtre du diocèse de Paris, né en 1936 a été, de 1994 à 2011, évêque puis archevêque de Poitiers. Depuis sa « retraite » d'évêque ce prélat atypique, convaincu de *La Chance d'un christianisme fragile* (Bayard, 2001) et exhortant son Église à se rendre désirable, multiplie les conférences. Il vient de publier *L'étonnement de croire* (éd. de L'Atelier).

* * * * *